

GÉPIDES ET ROUMAINS :

GÉLOU DU NOTAIRE ANONYME

Selon des témoignages historiques dignes de créance, des Gépides ont, immédiatement avant la conquête du pays par les Hongrois, habité le sud de la Hongrie, dans les parties confinant au Sirmium de l'angle Danube-Tisza.

De ce passage d'un des textes en question : « De Gepidis autem *quidam* ibi resident », il faut conclure qu'il ne s'agit ici que d'un nombre infime de Gépides. Or les Gépides étaient au vi^e siècle les maîtres d'un empire très étendu dont la partie principale était la région au-delà de la Tisza et la Transylvanie. Ce pays leur fut enlevé par les Avars. Les Gépides parlaient un idiome germanique oriental, apparenté à celui des Goths. On a voulu voir dans les Saxons de Transylvanie les descendants des Goths-Gépides, mais cette théorie a été abandonnée depuis longtemps. Cependant les Gépides qui habitaient alors la Hongrie et la Transylvanie recommencent à occuper une place importante dans les théories des savants du xx^e siècle. Deux de ceux-ci : Mgr János KARÁCSONYI et M. C. Constantin DICULESCU — ce dernier de nationalité roumaine — doivent retenir quelques instants notre attention.

Mgr János KARÁCSONYI estime ¹ que les Székelys (Sicules) sont les descendants des Gépides. Au temps de la conquête hongroise, et même à l'époque où ils occupèrent les vallées du Nyárad, du Küküllő et du Homoród, les Sicules parlaient

1. *Erdélyi Irodalmi Szemle* IV, 224-250.

le gépide. Le nom national des Sicules était donc *gépida*, ailleurs *ipida*. A l'époque qui suivit la conquête hongroise, ils abandonnèrent leur langue et leur nom national. Leur nom dériverait du mot allemand *sichel* « faucille », selon Mgr KARÁCSONYI : « couteau recourbé », pour la raison que pendant les expéditions des conquérants hongrois ils taillaient des chemins à travers les bois et les broussailles. Cette occupation leur aurait fait donner, selon Mgr KARÁCSONYI, le nom de *sichelknecht* (mot allemand, donc germanique occidental et non gépide, germ.-oriental). Et de même qu'aux xv^e-xvi^e siècles all. *landsknecht* a donné d'abord hongr. *lanckenét* et enfin même *lanc*, all. *sichelknecht* aurait donné *szikel* et ensuite *székely*. Il semble que Mgr Karácsonyi ne voie à cette explication qu'une difficulté d'ordre sémantique, car il conclut par ces mots : « Des métonymies beaucoup plus hardies que celle-là se rencontrent dans la sémantique »¹. Il n'est donc pas embarrassé par le fait que l'allemand *sichel* n'existe que dans le germanique occidental, où il est un emprunt au latin *secula* « faucille » (v. Kluge, *EtWb.* 2). Dans le germanique oriental le mot n'existait pas. En gothique la faucille se nomme *gilpa* (v. Uhlenbeck, *EtWb. der Got. Spr.* ; Weigand-Hirt, *Wb.* 1 sous « *sichel* ») ; il est d'ailleurs vraisemblable que tel était aussi le nom de la faucille chez les parents des Goths, les Gépides.

Nous n'avons aucun témoignage historique écrit confirmant la théorie de Mgr Karácsonyi. Il invoque uniquement, à l'appui de sa thèse, certains noms hongrois, anciens et modernes, de lieux et de personnes, qui d'après lui seraient d'origine gépide, mais il croit trouver aussi des noms communs d'origine gépide dans la langue des Székelys. D'entre les exemples qu'il fournit, outre *sichel-székely*, nous reproduirons ici les suivants :

Dans le comitat de Krassó, en 1458, on trouve un village appelé *Ahthon* (v. Csánki II, 99), dont plus tard, dans les chartes, le nom est orthographié *Ajton*. Ce nom de lieu serait une variante d'un nom allemand de personne, des

1 Art. cité, p. 234.

2. Karácsonyi J., Art. cité, p. 241.

viii^e-ix^e siècles : *Actuin*, *Actoin*¹. Dans la région de la commune (v. Csánki I, 506) de Zovány (comitat de Szilágy) on rencontre en 1341 un ruisseau appelé *Lympach* (v. M. Petri, *Szilágy vm. monogr.* IV, 876). Ce nom de ruisseau, qui, toujours selon Mgr Karácsonyi, signifierait « hárspatak » (= Lindenbach, « ruisseau des tilleuls ») serait un vestige de la langue gépide. Mgr Karácsonyi se refuse donc à voir que *Lympach* est un nom typiquement austro-bavarois, comme on en trouve d'ailleurs en d'autres parties de la Transylvanie. Tel est par exemple, dans *Hunderbücheln*, nom allemand de Szászhalom, en Transylvanie (cf. charte de 1374 : de centum cumulis quae villa vulgariter dicitur *Hunderbücheln* ZW., *EtWb.* II) le mot *bücher*, lequel est un mot dialectal typiquement austro-bavarois-alaman (cf. vha. *puhit*, *puhel*, *buhit* « hügel », mha. *bühel*, nha. *bühel*, *büchel*, *bühl*, *picht* ; v. Weigand-Hirt, *Wb*¹, Lessiak, *Kärnt. Stationsnamen* 93, *SSWb.* I, 809 ; « Bühel fehlt den nnd. ma., auch dem hessischen » v. Kluge, *EtWb.* | nom de lieu allemand de Bude *Zeiselspüchel* Csánki I, 8 | allemand de Transylvanie, de 1342 : in uno colle eyn. *puchit* ZW., Mkb. T. 523). A partir du XII^e siècle, non seulement des Bas- et Moyens-Allemands : Saxons, mais encore des Hauts-Allemands : Austro-bavarois, s'établirent en Transylvanie, et depuis ce temps on y rencontre aussi des noms géographiques allemands correspondants, au nombre desquels le nom du *Lympach*.

Nous avons cité à titre documentaire les exemples ci-dessus : *sichel-székely*, *Actuin-Ajton* et *Lympach*. Mais, en réalité, il n'existe aucune preuve en faveur de cette théorie. ni même aucun argument qui permette au moins de discuter sur l'origine gépide des Székely. Mgr Karácsonyi dit quelque part² : « Ainsi donc, ceux qui ne savent pas, ou se refusent à croire, que les ancêtres des Székely sont les Gépides (*ipor*) et que ce sont les Hongrois qui, en raison de l'arme dont ils se servaient si fréquemment, la *sichel*, leur ont donné le nom de « Székelyek », ne pourront jamais se faire de leur vie une image exacte. » Quant à nous, qui ne demandons

1. Karácsonyi J., *Art. cité*, p. 232.

2. *Art. cité*, p. 241.

pas mieux que de savoir quels étaient les ancêtres des Sicules, il y a une chose dont nous sommes certains : c'est que ceux-ci ne pouvaient être les Gépides. Non seulement, en effet, il n'existe aucun monument historique en faveur d'une telle origine, mais ni en Transylvanie ni sur aucun autre territoire habité par les Sicules on ne trouverait un nom de fleuve, de rivière, de lieu ou de personne ni dans le dialecte székely un seul nom commun qui soit emprunté au gépide, c'est-à-dire au germanique oriental ¹.

L'autre savant dans les théories duquel un des premiers rôles est attribué aux Gépides est le Roumain M. Constantin DICULESCU. Dans un ouvrage intitulé : *Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes*, I. Band, Halle-Leipzig, 1922 (1923), M. DICULESCU s'efforce de démontrer que, de même qu'en Italie les Lombards devinrent des Italiens et les Francs devinrent en Gaule des Français ou les Goths en Espagne des Espagnols, les Gépides devinrent en Dacie un peuple néo-latin, celui des Roumains, par leur assimilation avec la population de langue latine demeurée en ce pays. Les Roumains seraient donc les descendants des Gépides.

Il est indubitable que l'ouvrage de M. Diculescu témoigne d'un savoir très étendu et qu'il est écrit sous une forme colorée, très attrayante, même fort propre à abuser le lecteur, s'il n'est pas homme du métier. Mais étant donné que sa théorie est contredite par les faits, par les données positives de l'histoire, de l'archéologie et de la linguistique, la thèse principale de son ouvrage — tout brillant qu'il est — ainsi que les propositions qu'il avance pour la soutenir n'ont trouvé grâce ni auprès des historiens ou des archéologues ni auprès des linguistes ². Les uns et les autres ont jugé son argumentation dénuée de méthode, antiscientifique et fortement teintée de fantaisie.

1. Voir aussi la critique de la théorie Karácsonyi par János Steuer : *Az élesek kérdése választóján*. Erd. Irod. Szemle 1927.

2. Árpád Buday, *Klebelsberg-Album*, 1925 ; Bogrea, cf. *Századok*, 1924, 794-798 ; András Alföldi, *Rev. Et. Hongr.* 1926, p. 187 et *Protestáns Szemle* XXXIII, 389-393.

Comme nous l'avons dit plus haut, M. DICULESCU invoque aussi à l'appui de sa thèse des arguments d'ordre philologique.

Il convient de faire observer ici qu'en examinant comment, d'une langue latine populaire, est sorti le vieux-roumain, ancêtre du roumain moderne, il est un fait essentiel et qu'il ne faut pas perdre de vue : au contraire de l'italien, du français et de l'espagnol, le roumain ne contient ni noms propres ni noms communs provenant de l'ancienne langue germanique. Or il devrait y avoir en roumain des mots de ce genre, si le roumain primitif était sorti du latin populaire en des régions habitées au moins en partie par des Germains. La langue roumaine n'a donc pu se former ni sur les territoires des Goths ni sur ceux des Gépides (au iv^e siècle on trouve des Goths sur les rives du Bas-Danube et des Gépides en Dacie aux v^e, vi^e siècles, comme l'attestent des objets trouvés en Dacie et en Roumanie et dont certains portent des inscriptions runniques¹).

Il est vrai que dans son œuvre, ainsi que dans une étude spéciale, M. Diculescu s'efforce de prouver, en s'appuyant sur divers noms propres et divers noms communs roumains, que la langue roumaine contient des mots empruntés à l'ancien german. La thèse de M. Diculescu a été critiquée par M. Petar Skok, professeur à l'Université de Zagreb, dans un article publié dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (XLIII, p. 187-194) et intitulé : « Gibt es altgermanische Bestandteile im Rumänischen? » M. Skok, qui se réfère aussi à M. PUSCARIU, déclare que le latin balkanique a certainement contenu des éléments germaniques, mais que personne jusqu'à présent n'a réussi à démontrer la présence de tels éléments ni dans le latin balkanique ni dans le roumain, et M. Diculescu pas plus que les autres. Mais quand bien même la chose serait démontrée, dit le savant professeur de Zagreb, on n'en saurait tirer aucun argument sur la question de savoir si la langue roumaine s'est formée soit seulement dans la région située au sud du Danube, soit, encore, simultanément au sud et au nord de ce

1. Tiklin, *Rum. Elementarb.* § 13.

fleuve. « Die Art und Weise, wie Diculescu etymologisiert — ainsi s'exprime M. Skok — erregt Bedenken.¹ ».

M. Diculescu citant dans son ouvrage certains noms propres qui touchent de très près la Hongrie mais dont M. Skok ne parle pas dans son article, nous nous arrêterons un peu sur un de ces noms pour montrer combien tout ce que M. Diculescu a écrit à ce propos est defectueux au point de vue de la méthode philologique. Ce nom propre est le *Gelou* du NOTAIRE ANONYME.

On se rappelle que, selon l'ANONYME, la *terra ultrasilvana*, la Transylvanie, appartenait, au temps de la conquête hongroise, à un certain *blacus*, c'est-à-dire un « Valaque », nommé *Gelou* (cf. Anonyme, chap. 24), sur lequel les Hongrois conquirent ce pays. Où s'étendait cette *terra ultrasilvana*? C'est ce que les noms géographiques mentionnés par l'Anonyme à propos de l'occupation des terres de *Gelou* permettent de déterminer. L'Anonyme raconte en effet que *Gelou* voulut arrêter l'armée de Tuhutum aux portes de *Meszes* (per portas *mezesinas* chap. 26), mais qu'il n'y réussit pas, car l'armée de Tuhutum parvint jusqu'aux bords de l'*Almás* (ad fluvium *Almas* chap. 26). C'est là que les deux armées se rencontrèrent. Voyant que la bataille était perdue, *Gelou*, accompagné d'un petit nombre de ses soldats, se dirigea en toute hâte vers sa ville située sur la rive du *Szamos* (ad castrum suum iuxta fluvium *Zomus* chap. 27). Mais les guerriers de Tuhutum se mirent à sa poursuite, et l'ayant rejoint le tuèrent, près du *Kapus* (iuxta fluvium *Copus* chap. 27). Quant aux sujets de *Gelou*, lesquels étaient des *Valaques* et des *Slaves* (quia essent *Blasii* et *Sclavi* chap. 25 ; cf. : *Gelou* quidam *Blacus* chap. 24 : contra *Gelou* ducem *Blacorum* chap. 25 : adiutorio *Blacorum* chap. 44), ils jurèrent fidélité à leur nouveau maître en un lieu nommé *Esküllő* (*Esculeu* chap. 27, deux fois).

Les noms géographiques cités en ce passage montrent qu'il s'agit ici du territoire situé dans le comitat de Kolozs et partiellement dans celui de Szilágy, c'est-à-dire du terri-

1. Zeitschrift f. rom. Phil. XLIII, 187.

toire où régnait, au commencement du XI^e siècle, le KEÁN que vainquit Saint-Etienne. C'est là, dans la vallée du Szamos, que l'Anonyme place la ville du chef valaque, mais sans le désigner par son nom.

Quant au nom de Gelou, on le rencontre douze fois chez l'Anonyme : deux fois, figurant dans un titre de chapitre, il est écrit en rouge, au minium, et dix fois dans le texte, à l'encre noire. Dans ce dernier cas il est écrit neuf fois *Gelou* et une fois seulement *Geleou*, tandis que dans les titres, à chaque fois, il est écrit *Gelu*.

M. Diculescu assure que « Gelou » est une variante orthographique hongroise, la forme correcte — la roumaine — étant *Gelu*. D'après lui, *Gelu* était un prince roumain régnant sur une partie du pays et portant un nom d'origine germanique : gépide, passé dans la langue roumaine. Voici comme il explique ce nom :

On sait que les Vandales eurent un roi nommé, dans les textes latins et grecs, *Geilamir*, *Gelimir*, Γελλίμερ¹. Ce nom propre se rencontre aussi chez d'autres tribus germaniques², et non pas seulement chez les Germains de l'Est, au nombre desquels appartiennent les Vandales. C'est un mot composé dont la seconde partie est germ. *mêrs* « grand, célèbre » et la première soit germ. gothique *gails*, vha. *geil* « gai, dissolu »³, soit germ. *gails* « lance »⁴.

Les variantes de ce nom composé : **Gaila*, *Gailila* en germ. oriental (gothique, gépide, vandal) et vha. *Geilo*, *Kailo* en germ. occidental, sont des formes plus tardives, abrégées, hypochoristiques⁵.

M. Diculescu soutient encore que *Gelu* est en langue roumaine le diminutif d'un nom gépide de personne analogue au vandale *Geilamir*. D'après lui, le vandale *Geilamir*, présenterait encore en germanique les variantes *Gelli-mer*, *Gelu-mir*, *Gaila-mir*⁶. M. Diculescu ne dit pas comment il

1. Schönfeld, *Wörterbuch der allgerm. Personen und Völkernamen*, p. 104-105.

2. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*. — V. Meyer-Lübke, *Romanische Studien* I, 69.

3. Schönfeld, *ouvr. cité*.

4. V. Meyer-Lübke, *ouvr. cité*.

5. Förstemann, *ouvr. cité*. — Schatz, *Altbair. Grammatik*, 23, 24.

6. Diculescu, *Die Gepiden*, p. 188.

se représente la formation en langue roumaine de ce nom de *Gelu*, qu'il assure dériver du gépide, mais considérant ce qu'il dit au sujet des noms *Fara*, *Goma*, *Arca*, **Glada*¹, il est probable que pour lui *Gelu* aurait son origine dans un diminutif germ. oriental : **Gaila*. En passant en roumain, un nom gépide de ce genre, terminé en *-a*, aurait subi l'influence de noms à désinence en *u* et donné ainsi *Gelu* (lire *Djelou* > *Delou*²) Telle serait l'origine de la forme *Gelou* acceptée par l'*Anonyme*, et à ce propos M. Diculescu s'exprime ainsi : « Zur Schreibung *Gelou* statt rum. *Gelu*. vergleiche *Micou* statt rum. *Micu*, *Lazou* statt rum. *Lazu* in anderen ungarischen Quellen² ».

A ce sujet nous ferons remarquer ce qui suit :

a) Le roumain actuel contient des substantifs masculins en *-ă* désignant des individus du sexe masculin, cf. *vlădică*, *popă*, *Ionică*, *Ghiță*, *Lucă*, *Tomă*. Il semble aussi qu'il y ait eu dans le roumain primitif des noms de ce genre, en *-ă*-. Le mot roumain *tală* « père » dérive, pour Tiktin (v. *Rum. Elementarbuch* § 171, § 176) comme pour Pușcariu (v. *EtWb. der rum. Spr.*), du latin populaire, et par conséquent se trouvait déjà dans le roumain primitif. Une preuve en est, entre autres, le fait que l'oraison dominicale commence en roumain également par les mots : *Tatăl nostru*, ce qui montre l'ancienneté de roum. *tală*, en cette langue. Si par conséquent un nom propre gépide tel que **Gaila*, désignant un homme, avait passé dans le roumain primitif, il aurait pu s'adapter assez aisément, dans cette langue même, au groupe des noms masculins en *-ă* et désignant des individus du sexe masculin. M. Diculescu aurait dû expliquer pourquoi, précisément dans le cas de **Gaila*, le *a* de la désinence germanique s'est changé en *-u* et non en *-ă*, désinence existant en roumain primitif.

b) Le *-l-* intervocalique du latin populaire a donné en roumain primitif *-r-*, cf. lat. *basilica(m)* > roumain *biserică* 'église' | lat. *caelum* > roumain *cer* 'ciel' | lat. *filum* > roumain *sir* 'fil' | lat. *gēlu* > roumain *ger* 'gel' | lat. *mēl* : **mēlem* > roumain *miere* 'miel' | lat. *mōla(m)* > roumain

1. Streitberg, *Got. Elementarbuch* 5, 6, 15 § 4.

2. Diculescu, *ibid.* 187.

moără 'moulin' | lat. *palāmbu(m)* > roumain *porāmb* 'colombe' | lat. *qualis, quale* > roumain *care* 'lequel' | lat. *scala(m)* > roumain *scără* 'échelle, escalier' | lat. *sōle(m)* > roumain *soare* 'soleil' etc.

M. Diculescu aurait donc dû expliquer aussi pourquoi, dans le nom propre **Gaila*, le gépide intervocalique -*l*- n'est pas devenu en roumain -*r*-, pourquoi ce -*l*- est resté dans *Gelu*.

c) M. Diculescu n'a pas expliqué non plus l'origine du son *e* dans le mot *Gelu*. Dans le gothique de Roumanie, la diphthongue germanique *ai* était encore une diphthongue, *ai*, aux III^e-IV^e siècles, comme l'atteste indubitablement dans l'inscription runnique de l'anneau de Bucarest, le mot *hailag* « heilig, saint ».

Mais en même temps, dans le latin vulgaire et par conséquent aussi dans l'ancêtre du roumain, v. lat. *ai*, latin classique *ae*, d'où *è*, est déjà devenu *e* (cf. latin *caelum, quaero* > roumain *cer, cerui*). Dans les mots d'emprunt plus récents, la langue roumaine conserve le *ai* étranger (cf. turc *kaimak* > roumain *caimac*). Diculescu aurait donc dû nous expliquer comment il se fait que le roumain primitif n'ait pas conservé le *ai* dans le cas du mot **Gaila*.

d) Enfin il lui aurait fallu prouver par des exemples que *Gelu* a pendant des siècles été en roumain un nom de personne, ou éventuellement qu'il l'est encore aujourd'hui. C'est ce qu'il n'a pas fait non plus, car on ne saurait considérer comme une preuve sa citation de IORGA qui, dans son *Histoire des Roumains de Transylvanie*, (București, 1915, p. 42) dit à propos de ce nom de *Gelu* qu'il figure comme nom de montagne dans un document de 1075, ce nom de montagne étant, selon Diculescu, tiré « naturellement, du nom de personne ¹ ». Notons en passant que M. IORGA ne dit pas où est publié ce document de 1075, pas plus qu'il ne dit où se trouve ce mont *Gelu*, si bien qu'il est impossible de contrôler son assertion.

M. Diculescu ne se posant aucune des questions mention-

1. Diculescu, *Die Gepiden*, p. 188 : « Der Bergname stammt hier freilich vom Personennamen, nicht umgekehrt, wie fälschlich angenommen wird... »

nées-ci-dessus, il est tout naturel qu'il ne puisse y répondre. Nous ne les avons posées nous-mêmes que pour montrer aussi du point de vue de la linguistique roumaine et germanique combien ce que M. Diclescu dit à propos du *Gelou*, *Gelu* de l'*Anonyme*, est superficiel et peu réfléchi.

Mais ce nom de *Gelou-Gelu* écrit par l'*ANONYME*, est-il possible d'en découvrir l'origine ? A cette question, nous croyons pouvoir répondre par l'affirmative.

Dans ses *Romänische Studien* R. ROESLER suppose que c'est du nom de Gyulafehérvár : Gyula, que l'*Anonyme* a fait ce nom de personne. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« La source d'où est sorti le prince *Gelou* est selon nous le lieu appelé *Gyula* [sic], plus tard *Alba Gyula*, nom devenu par formation savante *Alba Julia*, de même que l'origine du prince *Salanus* pourrait bien être le nom de lieu *Slankamen* (Zoloncaman) et celle du prince *Zubur* le mont *Zubur*, près de *Neitra*. Il nous faut donc considérer tous ces Etats de *Salanus*, *Menumorot*, *Glad*, *Gelou* comme des créations du Notaire anonyme, qui a inventé ceux-ci pour les faire vaincre par les Hongrois » (p. 201).

Pál HUNFALVY, lui aussi, voit dans l'*Anonyme* un auteur de contes qui aurait forgé les noms de personnes *Glad*, *Zatán*, *Zobor* « partie d'après les noms de lieux et partie d'après des événements ultérieurs » (v. *Magyarország Ethn.*, 283, 291, 533). Mais d'où l'*Anonyme* a-t-il tiré le nom de *Gelou* (ibid. 282) ? C'est là-dessus que HUNFALVY ne semble pas avoir une opinion bien nette.

En admettant que derrière le nom du prince *Gelou* se cache un nom de lieu, il est facile de prouver qu'il ne peut s'agir de la première partie du nom de *Gyulafehérvár*. Ni le nom de personne *Gyula* ni le *Gyula* des noms de lieux *Gyula*, *Gyulafalva*, *Gyulafehérvár*, *Gyulaháza*, noms maintes fois notés dans les sources historiques, ne présentent une variante écrite *Gelou*, *Gelu*. Si par conséquent le nom de personne *Gelou*, *Gelu* vient bien d'un nom de lieu, celui-ci ne saurait être *Gyula* ni un nom composé dont la première partie soit *Gyula*.

K. SZABÓ est déjà sur la bonne piste en ce qui concerne l'identification du *Gelou* de l'*Anonyme*, mais nulle part — à

ce qu'il nous semble — il ne se prononce catégoriquement. Le *Gelou* de l'Anonyme, en effet, régnait sur le territoire baigné par le Hidegszamos et le Melegsamos, et par un ruisseau qui s'y déverse, le Kapos, ainsi que par l'Almás. Il fut tué sur la rive du Kapos, pendant qu'il s'enfuyait vers sa forteresse, située elle-même sur le Szamos. Le Kapos prenant sa source à quelques lieues à l'ouest de Gyalu et se jetant dans le Szamos près de Gyalu, c'est ici, dans la région de *Gyalu*, qu'il faut chercher la forteresse en question.

Et en effet Károly SZABÓ déclare que celle-ci « était située sur les hauteurs à environ une demi-heure (de Gyalu), aux bords du Hidegszamos, sur une cime nommée aujourd'hui encore « mont du burg » (v. K. Szabó, *Magyarország tört. forrásai*, p. 35-38, et *MHK.*, p. 424). Il est vrai que K. Szabó ne dit pas que *Gelou*, qu'il lit *Gyeló*, et *Gyalu* soient un seul et même nom, mais il semble presque certain que telle a été son opinion.

Quant à M. Dezsó PARS, l'identité de ces deux noms ne fait pour lui aucun doute. Il écrit à ce sujet, dans son *Magyar Anonymus* :

« *Gyalú* ; *Gelou* (lire : *Gyelou* ; *Geleou* ; ou encore *Gelu*). C'est indubitablement de ces noms que par un processus phonétique dérive le nom de lieu *Gyalu*, dans le comitat de Kolozs. »

Que *Gyalu et Gelou* (lire : *Gyëlou*) soient une double variante d'un seul et même nom *hongrois*, c'est ce que nous allons prouver ici :

A partir du XIII^e siècle, les chartes contiennent un très grand nombre de données relatives au nom de lieu *Gyalu*, comitat de Kolozs. Deux entre autres sont particulièrement importantes à notre point de vue. La première est de l'année 1387. C'est un document signé de l'évêque de Transylvanie, IMRE, et portant cette mention : « Datum in Gelou ¹ ». La seconde de ces données est contenue dans une charte de 1282, le nom de *Gyalu* y est devenu *Gylo*, lire *Gyilo* ². Il s'agit maintenant de savoir quel rapport il y a entre *Gelou*,

1. *Z. W. Urkb*, II, 609.

2. *Csánki*, V, 304.

lire : *Gyëlou* et *Gylo*, lire : *Gyiló*, ainsi qu'entre ce nom et le *Gyalu* d'aujourd'hui.

Nous avons montré ailleurs (*M.Ny.*, IX, p. 181) que le mot hongrois *hajó* « navis » présente, partie dans la vieille langue et partie dans la langue populaire de nos jours, les variantes suivantes : *hajou* (v. *Oklsz.*) > *hajou* ~ *hëó*, *hëjó* (cf. Schl. *szój. heo*, Székelyudv. Kód. *hejo*) > *hajó* langue littéraire, ~ *hijó*, *híjó*, *hyjó* langue populaire (v. *MTsz.*).

Les mots et noms propres hongrois suivants présentent exactement la même évolution :

hornyó (cf. *Beszt. Szój. hornyo*), *hornyú*, *hornyu* *MTsz.* > *harnyú* *MTsz.* ~ *HERNYÓ* (cf. *Nysz.*), *hërnó* (cf. Schl. *Szój. herno*), *hërnýú* *Nysz.*, *MTsz.* > *hírnýó* *Nysz.*, *MTsz.* ; 'chenille'.

**hajouz* > *hajóz* (cf. Schl. *Szój. hayoz*) ~ *hëjóz*, *hëöz*, *hëjúz*, *hëüz*, (cf. *Beszt. szój. heyoz, heyuz* ; *NySz.*, *OKlSz. heyo* ; *OklSz. heossuba, heuzmat* ; *Nysz. hëjuz, hëjusz, hérosz* ; *MNy. XI, 82, Szikszai 1590 heoz*) > *hióz*, *hijóz*, *hiúz*, *hiuz* (cf. *Nurm. 530 hyioz* ; *NySz. hioz, hiusz* ; *OklSz. Hiosbor*), *viúz* *MTsz.* ; 'lynx'.

orsó > *arsó* ~ *ërsó*, v. *M. Ny. XVI. 3* ; 'quenouille'.

Soujou > *Sojou* (cf. *Anonym. Souyou, Souiou* ; *OklSz. Soyow, Soyou* ; *Csánki V. 397, Soyou, Nogsouyou*) > *Sojó* (cf. *OklSz. Soio, Csánki V. 397 Nagysoio*) > *Sëjó*, *Sëó* (cf. *Chron. Enlum. de Vienne, ch. XIX, Seyo, ibid. ch. LXIX, LXXX Seo* ; *Chr. de Dubn. ch. 36 Seo*) > *Sajou* (cf. *Csánki, I, 452, V, 397 Sayow, Sayou, Nogsayou*) > *SAJÓ* (cf. *Chr. de Dubn., ch. 124 Sayo* ; *OklSz., Csánki, I, 452, V, 397 : Sajó*) ; 'nom d'une rivière en Hongrie'.

On peut constater dans les données reproduites ici le développement phonétique suivant :

Ancienne forme : type *o* — *ou*, donnant : partie le type *ë* — *ó* > *ë* — *ú* > *ë* — *u*, partie le type *a* — *ó* > *ä* — *ú* > *a* — *u*. De *ë* — *ó* > *ë* — *ú* sort par un nouveau développement le type *i* — *ó* > *i* — *ú* > *i* — *u*. Ces processus de développement ne sont pas encore définitivement élucidés ¹.

1. J. Wichmann, *Nyr. XXXVII, 200-201, 249, 311*. — Z. Gombocz, *M. Ny. XVI, 7, 114*. — Z. Gombocz, *Magyar történeli nyelvtan, III^e partie. Hangtan, II, p. 63*. — Z. Gombocz, *Magyar történeli nyelvtan, II^e partie, Hangtan II² p. 75*.

L'évolution esquissée ici s'est produite également dans le cas du nom de lieu *Gyalu*, comitat de Kolozs. Les chartes et imprimés donnent les variantes suivantes :

Gyolou (cf. année 1246 : *Golou* de comitatu Culusiensis Z W., Urkb. I, 72 ; *Golou*, *Gyolou* Csánki V, 304) > *Gyalou* (cf. Galou AUO. X, 153 ; *Gyalou* ZW., Urkb. II, 206 ; *Gyalow*, *Gyalov* Csánki V, 299, 304) ~ *Gyëlou* (v. plus haut) ~ ? *Gyeta* (cf. *Gela*, sur la carte de Honterus, v. Fabricius 19) ~ *Gyoló* (cf. *Gyoló* Csánki V, 304) > *Gyaló* (cf. en beaucoup de données cf. année 1246 : Symon de *Gyaló* ArpkO. VII, 208, Csánki V, 299, 304) ~ *Gyiló* (voir plus haut) > *Gyalú* Lipszky, Rep., CzF., > *Gyalu* Kr., CzF.

Parmi les variantes du nom de lieu *Gyalu*, la seule dont nous n'ayons pas d'exemple est *Gyëlü* > *Gyelu* écrit *Gelu*. Chez l'ANONYME, en effet, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, le nom du prince est *Gyëlou*, écrit *Gelou*, en neuf cas, tandis qu'en deux autres cas (en titre de chapitre) la forme écrite est *Gelu*.

Cette dernière forme ne se rencontrant que dans des titres de chapitres, on en pourrait conclure qu'il y a là une faute d'orthographe et qu'il faut lire *Gelou*. Mais étant donné que la finale -*au*, -*uu* > *ou* du v. hongrois dans les syllabes ouvertes, a donné plus tard -*u*, en passant par -*ó* ~ -*ü*, il n'y a aucune difficulté à admettre qu'une évolution similaire s'est produite dans le cas de ce nom : *Gyëlou* > *Gyëlü* > *Gyëlu* (écrit *Gelou*, *Gelu*). Pour le processus en question, cf. : *gyaló* « hobel, rabot » MTSz. > *gyalú* NySz., MTSz. > *gyalu* ;

gyanó « verdacht, soupçon » MTSz. > *gyanú* Máre. 1811 > *gyanu* (cf. *Gyanou* > *Gyanó*, village dans le com. de Vas, Csánki II, 752, Lipszky, Rep.) ;

chomuu (cf. *chomuv* HB.) > *homü* (cf. Okl. Sz.) > *hamü* > *hamu* « cendre » ; *hernyó* « raupe, chenille » > *hernyü* > *hernyu* (v. plus haut) ;

kopuu « tor, porche » (cf. *copuu* MNy. VI, 156) > *kopou* (cf. *copou* Okl. Sz. ; cf. *Kapous*, variante du nom de lieu *Kapus*, Csánki II, 573, V, 365, 712) > *Kapó*, Okl. Sz. > *Kapu* ¹

1. J. Wichmann, *Nyr.* XXXVII, 311-314. — Z. Gombocz, *Bulg.-Urk. Lehnw.* 170-172. — Z. Gombocz, *Magyar történeti nyelvtan*. H. Hangtan II^o 65.

Il est permis de conclure de ces exemples que le nom de lieu *Gyalú*, anciennement *Gyélou* a bien pu avoir en hongrois une variante *Gyélú* > *Gyèlu* et que si nous n'avons aucune donnée prouvant l'existence d'une pareille variante, c'est simplement l'effet du hasard. Mais il est permis d'en conclure également que la forme *Gelu*, employée par l'*Anonyme* à côté de la forme *Gelou*, ne peut guère être une faute d'orthographe, là où il aurait fallu *Gelou* ; tout semble indiquer que c'est là une variante dérivée de *Gyélú* > *Gyèlu* (écrit *Gelu*) *Gyélou*.

Le nom de lieu *Gyalu* et le *Gyélou* (écrit *Gelou*) > *Gyèlu* > *Gyèlu* (écrit *Gelu*) de l'*Anonyme* sont donc indiscutablement un seul et même nom.

Dans les mots empruntés au hongrois par la langue roumaine, la désinence hongroise - ó > - ú > - u donne la forme - äü¹, cf. :

biró « juge » > roumain *biräü* « obersteiger in salzbergwerken ; schulze, bürgermeister ; anführer im tanze » Tiktin ;

gyaló > *gyalú* > *gyalu* roumain *geläü* (Ghetie, Damé, Tiktin ; variantes : *giläü*, *gealäü*, *gileü*, *gialäü*, *jiläü* v. Tiktin, Mândrescu, *El. ung.* 169, Asbóth : *NyK.* XXVII, 333, 336, Damé) « hobel, rabot » ;

gyanó > *gyanú* > *gyanu* > roumain *jinäü* « soupçon » Mândrescu, *El. ung.* 86, ghetie ; *háló* > roumain *haläü* « senk-nest, filet » Tiktin, Asbóth : *NyK.* XXVII, 335 ;

hordó > roumain *hirdäü* (Tiktin ; variantes : *hardäü*, *hurdöü*, Tiktin, Asbóth : *NyK.* XXVII, 336) « kübel, eimer, cuve, seau » ;

(*Szilágy-*) *Somló* > roumain *Simläü Mold. Tog.* Dict. ;

sóvágó > roumain *šavgäü* (Tiktin ; variantes : *šavgäü*, *šalgäü* ?) « salzhäuer in den bergwerken, saunier » (v. Asbóth : *NyK.* XXVII, et 331) ;

tó > roumain *täü* « see, teich, lac, étang » Tiktin.

Vísó nom d'un cours d'eau > roumain *Višäü*.

Cette concordance se retrouve dans le nom roumain de *Gyalu* (comitat de Kolozs). Les Roumains nomment cette

1. O. Asbóth, *Az oláh nyelvbe átvett magyar szók.* *NyK.* XXVII, p. 325, 428.

localité *Gelău* (*Mold. - Tog.*, *Dict.* ; lire *Djelău* > *Gelău* *Gelău*), *Gilău* (*Mold.-Tog.*, *Dict.* ; *Gilau*, *Enescu*, *Ardealul*, atlas ; lire les noms roumains *Djilău* > *Jilău*, cf. « *Gyilau valachia* », écrit à la hongroise ¹, *Jileu* ; p. e. sur la carte de l'Etat-Major austro-hongrois, lire *Jilėü*). Il est hors de doute que le nom roumain a été emprunté à une variante *Gyėlou* du nom hongrois *Gyalu-Gyėlou*. Cette forme a donné en roumain *Gelău* et ensuite *Gilău*, l'e hongrois pouvant aussi se changer en *i* en roumain quand il n'y est pas accentué (cf. hongrois *vezető* « conducteur » > roumain *vezetău* > *vizitău* *Asbóth* : *NyK.* XXVII, 439). Il y a aussi des savants roumains qui, se fondant sur le mot *Gilău*, nom roumain du lieu appelé *Gyalu* par les Hongrois, nomment *Gilau*, dans leurs ouvrages en langue roumaine, le *Gelou-Gelu* de l'Anonyme. Ainsi procède, entre autres, *Onciul* ².

Ce qu'il importe de noter, dans ce qui va suivre, c'est qu'une localité du nom de *Gyalu* ne se rencontre pas seulement dans le comitat de Kolozs. Un hameau de ce nom appelé (*Kr.*, *CzF.*), anciennement *Gyalú* (v. *Görög*, *Magyar Atlas* ; *Lipszky*, *Rep.*, *CzF.*), se trouve dans le comitat de Jásznagykúnszolnok, entre Cibakháza et Kúnszentmárton. Elle portait déjà ce nom, en tant que lieu habité, au xv^e siècle, et c'est de là qu'en ce même siècle la famille *Vás* a tiré son nom ³. On trouve également une forme dérivée de *Gyalu* parmi les noms de lieu hongrois. Dans le comitat de Somogy, dans les environs de la commune de *Zics*, existe une « *puszta* » nommée *Gyalud*. C'est là un dérivé, formé au moyen du diminutif *-d*, du nom *Gyalu*. Ce dérivé lui-même est ancien, et nous en avons des exemples à partir de 1351. *Csánki* (II, 609) donne deux variantes de ce nom : *Gyėlaud* (écrit en 1351 : *Poss. Gelawd*), et *Gyalód* (écrit en 1478 : *Gyalod*).

Il est hors de doute que le *Gyalu* du comitat de Jásznagykúnszolnok et le nom de hameau *Gyalud*, dans le comitat de Somogy, sont étymologiquement inséparables du *Gyalu*.

1. *Lipszky*, *Rep.*

2. *Puscariu*, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* : Beihefte zur Zeitschrift für Rom. Phil. Heft. 26 s. 69.

3. *Csánki* I, 668, 674.

du comitat de Kolozs. Ces noms sont tirés soit du nom commun hongrois *gyalu* « couteau à creuser, à évider », soit du nom propre hongrois *Gyalu* mentionné plus haut.

Ce qui est le moins probable, c'est qu'il y ait entre l'origine des noms de lieux *Gyalu*, *Gyalud* et le nom commun *gyalu* « rabot » un rapport matériel semblable à celui qui existe entre le nom commun hongrois *bárd* « beil, hache » et le nom de lieux *Bárd*. On nommait en effet *bárd* « hache » une étendue de forêts qu'un homme pouvait déboiser en un jour avec une hache (v. *Okl. Sz.*).

Le mot *gyalu* désignant un outil qui sert à « forer, creuser, évider, polir » et non à « couper, abattre » et n'ayant pas non plus été pris dans ce dernier sens en vieux hongrois, on ne saurait admettre qu'il y ait entre les noms de lieu *Gyalu*, *Gyalud* et le nom commun *gyalu* un rapport matériel tel qu'entre *Bárd* et *bárd* (hache). Et c'est pourquoi nous estimons que les noms de lieu hongrois *Gyalu*, *Gyalud* ne peuvent avoir été tirés du nom commun *gyalu*.

À notre avis, l'origine des noms de lieu *Gyalu*, *Gyalud* doit être cherchée dans un nom de personne.

À part le *Gelou* (lire *Gyélou*) de l'Anonyme, nous ne possédons aucune donnée positive tirée de nos textes anciens qui concerne un individu nommé *Gyolou* > *Gyalu*. Cependant, au §253 du *Registre de Várad* figure un certain *Gyobou*, serf de la ville de Szolnok. Ce nom de personne ne pouvant être rattaché à aucun de nos noms communs, il n'est pas impossible qu'il y ait là une faute d'orthographe ou d'impression¹ et qu'il faille lire *Gyolou* « *Gyalu* ».

Le nom hongrois de personne *Gyolou* « *Gyalu* » pourrait bien être un nom d'origine turke. Un éminent turcologue hongrois, M. Gyula NÉMETH, nous a fait remarquer que dans les inscriptions turkes figure un nom de personne turk, *Iolyg*, dont la signification est encore douteuse. Etant donné qu'à un nom turk tel que *Iolyg* correspondrait en bulgaro-turk **Žolyg* et qu'un nom propre bulgaro-turk de

1. L'erreur serait imputable à Heltai, à moins qu'elle ne se trouve déjà dans le manuscrit dont il s'est servi.

cette nature donnerait en hongrois, régulièrement, **Gyoluy* > **Gyoluu* > **Gyolou* > *Gyélou* ~ **Gyaló* > *Gyalú* > *Gyalu*, l'origine turke du nom de personne hongrois *Gyala* ne pourrait, du point de vue phonétique, rencontrer aucune objection. Néanmoins nous croyons que *Gyolou* > *Gyalu* n'est pas d'origine turke, mais n'est autre chose que le nom commun hongrois *gyalu* « rabot, couteau à évider, à creuser », devenu nom de personne. En effet, si nous considérons que parmi les noms de personnes hongrois et turks il s'en trouve beaucoup qui n'ont en apparence aucun rapport avec la personne désignée et peuvent s'expliquer tout au plus par des circonstances notées à l'occasion de la naissance, nous avons le droit d'admettre que le nom de *Gyolou* > *Gyalu* donné à certains individus peut bien dériver du nom commun *gyalu* « hobel, rabot ». Un nom de personne hongrois ayant une origine de ce genre peut se ranger dans le groupe suivant de noms de personnes hongrois et turks :

Hongrois *Csákány* « pic » (v. Okl. Sz.) = turk *Dokmar* † hongrois *Sulak* > *Sulyok* « battoir » (v. Okl. Sz.) = turk *Tuguč* | hongrois *Kés* « couteau » (v. Okl. Sz.) ; cf. turk *kiličz* « épée » | turk *Tamgač* « stempel, siegel — estampe, sceau » etc.¹. Ces analogies viennent à l'appui de notre hypothèse : s'il y a eu en Hongrie des gens nommés *Csákány*, *Kés*, *Sulyok*, il a pu tout aussi bien s'en trouver qui se nommaient *Gyolou* > *Gyalu*.

A notre avis, le *Gyala* du comitat de Jásznagykúnszolnok et le *Gyalud* du comitat de Somogy devraient leur nom, le premier à un Hongrois nommé *Gyalu* et le second à un Hongrois nommé *Gyalud*, tandis que le nom du *Gyalu* du comitat de Kolozs serait une dénomination hongroise-turke du nom — d'origine hongroise — d'un Roumain. En langue roumaine, et conformément à l'esprit de cette langue, ce nom de lieu devait être *Gelăiești* > *Gilăiești* ou *Gelăieni* > *Gilăieni*.

1. Z. Gombocz, *Arpádkori török személyneveink*, p. 20. — D. Pais, *Die altungarischen Personennamen*. Ungar. Jahrbücher III, 243. — Houtsma, *Ein türk.-arab. Glossar* 29.

Nous venons de montrer combien M. DICULESCU a été superficiel dans son explication du nom du *Gelou-Gelu* de l'Anonyme ; nous avons montré aussi que ce nom peut s'expliquer d'une manière satisfaisante, pour peu que l'on procède avec méthode. Mais en étudiant les autres noms de personnes et les noms communs roumains auxquels il attribue une origine gépide, M. Diculescu s'est montré aussi superficiel et aussi peu méthodique qu'à propos de *Gelou-Gelu*. Contentons-nous de mentionner qu'il démontre à sa manière que les noms, transmis par l'Anonyme du prince *Glad* et de son descendant, *Ahtum* (*Ajton*) ainsi que ceux de *Marót* et de son petit-fils *Mén-Marót*, qu'il appelle *Minu*, sont également des noms d'origine gépide¹. Il prouve, toujours par le même procédé, que les noms de *Buila* et *Butaut*, figurant sur le trésor de Nagyszentmiklós, ne sont pas des noms turks², comme l'ont supposé tous les gens compétents, mais des noms gépides. Les explications de M. Diculescu ne méritent même pas une réfutation sérieuse. Nous sommes d'autant plus autorisé à émettre ce jugement que nous avons montré par un exemple probant combien ses données et ses commentaires sont peu scientifiques.

M. Diculescu n'a pas réussi à démontrer philologiquement que les Gépides eussent joué un rôle quelconque dans la formation du peuple roumain. A cet égard, il ne présente pas un seul argument, pas une seule donnée qui soient admissibles. Il n'a pu prouver l'existence, chez les Roumains, ni de noms communs gépides ni de noms de personnes gépides. Il est d'ailleurs extrêmement probable que toute recherche, tendant à retrouver en roumain des noms de ce genre, est condamnée d'avance à un échec complet.

(Université de Budapest).

JÁNOS MELICH.

1. Diculescu, *Die Gepiden* : sur *Glad* p. 187, sur *Ahtum* p. 191, 245, sur *Marót* et sur *Mén-Marót* p. 238. — Pour l'interprétation correcte du nom *Ajton-Ahtum*, voir Gombocz-Melich, *Et. Szót*.

2. V. Thomsen, *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós* (Hongrie). København, 1917. — Gy. Németh, *A besenyők ismeretéhez* M. Ny. XVIII, 7.

OBSERVATIONS SUR LE CONSONANTISME DES MOTS
D'EMPRUNT TURKS EN HONGROIS

L'on sait que le reflet régulier en tchouvache moderne de *j* initial (lire : *y*) proto-turk est la consonne palatodentale *ś*-. Le même son se retrouve dans les anciens emprunts tchouvaches des langues finno-ougriennes (mordve, tchérémissie et langues permiennes). Par contre en hongrois on rencontre à la place de proto-turk *j*-, dans la majorité des cas, *gy* (lire : *d'*) : *gyalom*, *gyertya*, *gyékény*, *gyom*, *gyűrű*, etc. ; et dans un nombre plus restreint des cas, *sz*- ou *s*- (lire : *s* ou *ch*) : *szél*, *szőlő*, *szücs*, respectivement : *süveg*, *sarló*.

Dans un de mes ouvrages (*Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache*, MSFOu XXX) j'ai essayé de donner une explication de cette alternance consonantique : je considérais le premier groupe de mots comme appartenant à un dialecte tchouvache où proto-turk *j*- était à l'état de *dž*-, ainsi que cela se trouve dans nombre de langues turques ; par contre je rangeais les mots en *sz*- dans un dialecte qui correspondait à l'état du tchouvache d'aujourd'hui. Mon hypothèse a été contestée depuis par plusieurs linguistes, sans ébranler pourtant ma croyance dans sa justesse.

Dans le compte-rendu très détaillé et contenant beaucoup de matériaux nouveaux que le savant distingué Heikki PAASONEN a publié de mon étude (*Nyelvtudományi Közl.* t. 42), celui-ci a admis le bien-fondé de ma supposition, mais en même temps il a posé la question de savoir si cette alternance problématique n'est pas de même nature que celle qui, sous le rapport des correspondances de turk *j*-, se présente encore aujourd'hui à l'intérieur du même dialecte

tatare : *juk* 'non' mais *zul* 'chemin'. Et il ajoute : « Il ne serait peut-être pas impossible de supposer que des rapports consonantiques de ce genre régnaient aussi dans le tchouvache qui a influencé le hongrois ».

Or le phénomène mentionné par H. Paasonen n'avait pas été inconnu avant lui : Gábor BÁLINT dans ses études sur le tatare de Kazan, et M. Vilmos PRÖHLE dans ses études sur le bachkir, rappellent que *j-* et *dž-* alternent à l'initiale sans aucune régularité apparente. Cependant non seulement à l'intérieur d'un dialecte, mais encore dans les relations interdialectales il m'a été impossible de découvrir une régularité quelconque sous ce rapport, et à plus forte raison, de rattacher l'alternance de *sz-* ~ *gy-* aux hésitations dialectales.

M. G.-J. RAMSTEDT (*Zur Frage nach der Stellung des Tschuwassischen*, JSFOu XXXVIII) trouve aussi l'occasion de discuter notre problème :

« Dass tü. *j-* im ungarischen durch *s-* (*sz-*) wiedergegeben sei, d. h. dass ung. *szél* 'wind', *szemölcs* 'warze' und *szücs* 'kürschner' mit tü. *jäl*, *jimiš* ('frucht') und **jüi-či* zusammenzustellen seien, halte ich für unrichtig. Ung. *szél* ist wahrscheinlich iranisch, vgl. afghan. *seli* 'a dust storm, whirlwind, hurricane, tempest'; ung. *szemölcs* ist tü. *sübül*, kir. *süjöl* mit dimin. - suff. -*č*; ung. *szücs* ist viell. = uig. *suči* (Radloff Wb. IV, 780) 'ein handwerker (?)' ».

Quant à *szëmölcs* (< *szëmölcs*) 'verrue', j'ai montré depuis qu'il est le dérivé diminutif régulier de *szem* 'oculus'. Contre l'étymologie de *szél* < v.-hongr. **szel* (i) = v.-tchouv. **šül* (tchouv. *šil*, turc *jäl*) 'ventus' on ne saurait opposer rien de raisonnable, tant au point de vue phonétique que sémantologique. Dans le cas de hongr. *szücs*, *szöcs* < v.-hongr. *szëücsi* (= tchouv. *šavás* < *šavə*, kazan *jöj*, osmanli *jiv*) nous avons affaire à un reflet régulier de la syllabe prototurk *-ib-*, tout comme dans le cas de *söreg* (< turk **šüwrük*, kazan *söirök*, tar. *sürük* 'Acipenser ruthenus' < tchouv. *šəvər*, osm. *siwri* 'pointu'). Par contre les étymologies proposées par Ramstedt ont un caractère un peu forcé : elles ne sont bonnes qu'à faire perdre de vue le problème de l'alternance *sz-* ~ *gy-*.

Notre problème a longuement occupé M. Hannes SKÖLD dans une de ses études parue dans *Magyar Nyelv* (XX, 122-129) : *Tanulmányok a jövevényszavak köréből. I. Két nyelvjárásból származnak-e a magyar nyelv csuvas jövevényszavai ?* » (Études sur les mots d'emprunt. I. Les emprunts tchouvaches du hongrois dérivent-ils de deux dialectes ?) » II. *A fgr. szókezdő s-hangok kronológiájához.* » (De la chronologie de s initial en finno-ougrien).

Je me bornerai ici à l'examen des thèses de M. SKÖLD qui sont en rapport avec notre problème. D'abord il est incontestable que le tchouvache moderne ne connaît que *s-* à l'initiale et que c'est cette forme qui se reflète dans les emprunts tchouvaches des langues finno-ougriennes qui naturellement sont de beaucoup plus jeunes que les éléments bulgareo-turks du hongrois. D'autre part nous sommes à même de prouver avec précision que jadis en bulgareo-turk ou du moins dans certains dialectes bulgares le représentant de proto-turk *j-* était *dž-* ou *d'-* : les inscriptions funéraires trouvées dans la ville de Bolgar constituent à cet égard un témoignage direct. Dans ces inscriptions le son en question est marqué avec la lettre arabe *džim* : *džal* 'jahr', cf. tchouv. *šul*, *kazan jaš* 'lebensjahr' ; *žir(e)m*, 'zwanzig', cf. tchouv. *širem*, *kazan jigərmə* ; *džür*, ch. tchouv. *šer*, osmanli *jüz* 'hundert', ainsi que le *dilom* (= bulg.-turk **džylan* 'serpent') du registre des rois bulgares où la lettre slave *d* ne peut désigner autre chose que bulgareo-turk *ž* ou *d'*. En ce qui concerne le hongrois, les mots d'origine finno-ougrienne ayant à l'initiale *j-* : *játszik*, *javas*, *jég*, *jó*, ('bonus') *jó* ('fluvius'), *jog*, *jonh*, *jós*, *jő*, *jul*, ont encore aujourd'hui *j-* ; tout au plus dans certains dialectes on trouve des formes tout à fait récentes en *gy-*.

Il n'y a que deux exceptions à cette règle : *gyalog* et *gyökér*. Dès lors il serait absurde de supposer que les emprunts turks dont nous avons parlé plus haut, eussent passé avec *j-* en hongrois et que le changement *j-* > *gy-* eût eu lieu en hongrois. Il est vrai que M. Sköld veut bien considérer certains mots hongrois ayant à l'initiale *gy-*, comme des emprunts non-tchouvaches, mais appartenant à la deuxième et de plus, à la plus récente couche de nos mots d'emprunt

turks, — ce qui est évidemment faux pour des raisons d'histoire lexicologique, — toutefois l'origine tchouvache de *gyürü*, *gyarló*, *gyom* est assurée aussi par d'autres particularités phonétiques et ainsi la difficulté ne se trouve pas résolue. D'autre part l'hypothèse formulée par M. Sköld lui-même avec quelque incertitude et conformément à laquelle *s-* palatal se serait transformé en *z-* sonore en période hongroise et que le *gy-* de *gyarló*, *gyürü*, etc. serait la continuation de cette variante, est inacceptable. En effet cela admis, l'on devrait trouver parmi les mots hongrois d'origine finno-ougrienne continuant fgr. *s-* palatal, à côté de nombreuses formes en *sz-* (et de quelques *s-*) un certain nombre de variantes en *gy-*. Or l'on ne connaît aucun exemple de ce genre. Hongr. *gy-* à l'intérieur du mot, comme dans *agyar*, *magyar*, *légy*, *lággy*, *egy*, etc. continue le degré faible de l'alternance de fgr. **hks* ~ **hd'z'*. Ainsi *hd'z' > d'z' gy*, ce qui veut dire que nous devons supposer en proto-hongrois une consonne affriquée. Cette transformation a eu lieu même à l'initiale : le nom de personne et de dignité *Gyula* se rencontre encore dans un texte arabe de la fin du 19^e siècle sous la forme de *dž(i)la* (cf. aussi le nom *Dulo* du registre des rois bulgares).

M. Sköld s'efforce d'autre part de rapprocher le problème de *s-* en turk de l'histoire de *s-* en finno-ougrien. J'ai toujours été de l'avis, — et je vois que Paasonen s'est joint à mon opinion, — que les transformations radicales qu'a subi le consonantisme hongrois, s'étaient accomplies dès avant la période de l'influence turko-bulgare et ainsi j'avais supposé tacitement aussi par rapport à *s-* que la dépalatalisation de fgr. *s-* et la vocalisation de *s-* dental avaient eu lieu avant que l'influence turko-bulgare se fût fait sentir. Tout au plus, on pourrait supposer que la trace de *s-* dental a été conservée à l'initiale par les sons de la catégorie de *j-*, *v-* ou *h-*.

Par contre M. Sköld essaie de démontrer que le *s-* palatal existait encore au 9^e siècle. Les mots dans lesquels *s-* initial en turk correspond à *sz-* en hongrois, (p. ex. *szakál*, *szát*, *szán-*, *szaru*, *szatócs*, *széka*, *szeplő*, *szesz*, *szirony*, *szirt*, *szongor*, *szök-ik*, *szunyog*, *szün-ik*, *szür*, *szór*) ne seraient pas d'ori-

gine vieux-tchouvache, mais ils seraient à ranger dans la couche comane-pétchéenègue ou osmanli de nos emprunts turks. Sous ce rapport je me suis permis déjà de faire remarquer que la séparation des couches d'emprunts n'est pas une question d'ordre purement phonétique, mais qu'elle est en même temps un problème d'histoire et de géographie lexicologique. Hongr. *alma* 'pomme' pourrait bien être, quant à sa forme, un emprunt vieux-tchouvache, kazar, coman, pétchéenègue ou même osmanli. Cependant comme *alma* se rencontre assez fréquemment dans des noms de lieu dès les XI^e et XII^e siècle, l'hypothèse d'un emprunt fait au comane-pétchéenègue ou à l'osmanli est une absurdité chronologique. Généralement parlant, tous les noms communs qui ont une famille de dérivés nombreuse et dont l'ère sémasiologique est riche, p. ex. *szán-*, 'zudenken', 'avoir pitié'; *szándék*, *szánalom*, *szánakozik* ('intention, pitié, compâir') appartiennent en principe à la couche préhistorique des mots d'emprunt hongrois. D'autre part afin de prouver la dépalatalisation de *s-* dès le X^e siècle, M. Sköld cite comme sa preuve principale le nom de personne Σαλμούτζης noté par CONSTANTIN LE PORPHYROGÉNÈTE (vers 950) qui est manifestement identique à l'*Almus* des chroniques hongroises. De ce fait M. Sköld conclut, — ainsi que l'a d'ailleurs fait avant lui le C^{te} Géza KUUN, *Relationum Hungarorum cum gentibus orientalibus hist. ant.* I, — qu'à l'époque de Constantin *s-* initial subsistait encore en hongrois et que sa disparition doit être mise au commencement du règne des Arpadiens. Une conséquence naturelle de cette hypothèse a été d'attribuer à la consonne initiale de *szem*, *szán*, *szarv*, etc., une consonance palatale. Or cette hypothèse est contredite par les mots d'emprunt d'origine incontestablement tchouvache (ex. *szür* = turk comm. *söz-*, tchouv. *sər-* etc.) ainsi que le reconnaît M. Sköld lui-même qui cependant confie la solution de ce problème à des savants mieux outillés que lui. D'autre part tout ce que M. Sköld a bâti sur le nom d'*Almus* s'est écroulé de lui-même depuis l'article de M. Gyula MORAVCSIK : *Levente és Álmos* (Magy. Nyelv XXII, 82-84). Dans cette étude l'auteur a démontré d'une manière probante que le Σαλμούτζης de

l'édition Bekker n'est qu'une fausse leçon et que dans le manuscrit original on lit : ἐκεῖνος ὁ Ἀλμούτζης. Cette forme du nom concorde parfaitement avec *Almus* des chroniques hongroises et confirme la supposition, — d'ailleurs contestée par M. Sköld, — que le nom hongrois *Almus* est identique au nom de *Almys*, prince bulgare du Volga, contemporain du prince hongrois.

Dès lors voici comment nous devons nous imaginer l'évolution en tchouvache de proto-turk *j*- initial : *j* > *d'*ž > ž-, puis quand en tchouvache les consonnes initiales ont perdu leur sonorité : *s'*-. Ainsi la consonne affriquée a précédé en tout cas la spirante dentipalatale. Les recherches du Comte István ZICHY ont rendu assez vraisemblable que l'influence bulgare-turk a commencé à s'exercer déjà dans la patrie ouralienne des Hongrois et que ceux-ci, entraînés par les migrations asiatiques, ont gagné déjà sous la forme d'un peuple organisé à la turk, la région du Caucase, la *παλαιὰ Βουλγαρία* où l'influence bulgare a continué par l'intermédiaire d'autres tribus bulgares. Or, comme parmi les mots d'emprunt turks *szőlő* 'raisin' est attaché à la région du Caucase pour des raisons de géographie botanique, l'on serait tenté de supposer que les mots en *gy*-, plus anciens, se rangent parmi les emprunts bulgares de l'Oural, tandis que les mots en *sz*- formant la couche la plus jeune, sont dus à l'influence bulgare du Caucase.

(Université de Budapest).

ZOLTÁN GOMBOCZ.

